

## Contes et Romans

### ACTE TROISIÈME

Je vais maintenant devoir entrer dans une section assez délicate à aborder pour moi. Et c'est celle que, bien évidemment, je me dois de ne pas rater. Autant le dire tout de suite : mis à part un vif éclair central, la période qui va suivre est marquée, pour moi, d'un profond trou noir. Auréolée d'un long silence, nimbée d'une totale absence. Car Jean-Pierre est reparti vers l'Algérie comme il l'avait voulu : en catimini et sans laisser d'adresse. Il abandonnait tout - c'est-à-dire le peu de choses qu'il avait - derrière lui, en partance vers un segment de vie inconnu.

Pour autant, les enjeux étaient d'importance. À vrai dire, ils étaient même cruciaux. Car déjà entachés d'un lourd passif, avant même que sa vie nouvelle ne commençât. Comme grevée d'un immense arriéré... Mais reprenons l'affaire depuis son début.

\*

\*

\*

Jean-Pierre avait soigneusement planifié son départ. Il ne savait pas quand il reviendrait en France, ni même s'il y reviendrait un jour. En conséquence de quoi, il avait été jusqu'à

## Contes et Romans

anticiper l'organisation de ses obsèques, qu'il avait, m'avait-il plusieurs fois précisé, entièrement payées avant son départ. Ceci afin de ne laisser aucune charge à sa famille, alors qu'il n'avait pas encore atteint l'âge de quarante ans. Ce détail uniquement pour signaler à quel point Jean-Pierre était empreint du côté solennel que comportait sa démarche, tout comme il était pleinement conscient des risques qu'il encourait.

Je me souviens fort bien avec quelle chaleureuse insistance, lors de nos dernières semaines de vie commune, Jean-Pierre me parlait de ses envies, de sa confiance, ainsi que des nombreux espoirs qu'il mettait dans cette existence future qui l'attendait, et qui restait, cependant, pleine de points d'interrogation. Mais je me souviens aussi très nettement m'être fait la réflexion, qui n'a vraiment rien d'anodin dans le contexte, que jamais je n'avais entendu Jean-Pierre, malgré les souffrances qu'il avait vécues, porter la moindre récrimination envers les algériens en général (c'est-à-dire qu'ils soient de souche berbère ou arabe), ni envers aucun autre peuple musulman, quel qu'il ait été. Il partait l'esprit serein, comme déjà apaisé du poison de cette souffrance qui s'était accumulée en lui, dans ce lointain passé qui bientôt deviendrait un mauvais rêve, pensait-il. Car sa perspective intérieure consistait à se persuader qu'il allait retrouver une sorte de paradis qu'il avait jadis entrevu - mais pour le perdre aussitôt - auprès de gens simples et accueillants. En cela, Jean-Pierre vivait déjà une manière de rédemption.

Car rejoindre les Pères blancs de Tizi-Ouzou, même sans appartenir directement à leur communauté, était en soi un accomplissement. Et devenir écrivain public, qui plus était ! Jean-Pierre a reçu ce nouveau rôle, qui deviendra des années durant partie intégrante de sa vie, comme on reçoit une onction.

## Contes et Romans

Car cette mission correspondait en réalité à une ambition secrètement enfouie de son personnage. Jean-Pierre ne l'avait jamais avoué à quiconque, mais être missionnaire, à ses yeux, cela signifiait également être témoin. Et être témoin conduit forcément au témoignage, à l'acte de témoigner. Donc, potentiellement, à l'écrit. Il existe, certes, pour un chrétien de bonne facture, bien des façons différentes de témoigner. La première d'entre elles - car il s'agit de la plus importante, aux yeux de cette religion : le langage consacré l'exprime si bien - passe par l'exemplarité de la vie que l'on mène et que l'on dédie aux autres. C'est là un point primordial d'une démarche spirituelle. Aussi, vivre passionnément l'acte d'écrire pourrait passer pour une vanité. Raison pour laquelle, très certainement, cette passion larvée est toujours restée, chez Jean-Pierre, une passion inaboutie. Il n'empêche que la qualité de son vocabulaire était indéniable - il m'en avait souvent remontré sur ce sujet, à moi qui avais encore tant de choses à découvrir sur le plan du langage -. Cette passion n'avait simplement jamais rencontré l'occasion de se mettre au service d'une quelconque expression personnelle.

\*

\*

\*

Oui, c'est pour cela que mon parrain a reçu comme une bénédiction la mission d'aider les autres par l'écriture, malgré sa vue fragile qui baissait. Car Jean-Pierre, en effet, a toujours porté des lunettes à verres épais et à montures robustes, et sa manie de boire, qui s'était installée au fil des années, n'y arrangeait rien. Comment, d'ailleurs, allait-il gérer cet autre problème, lui qui retournait vivre dans un pays musulman où la

## Contes et Romans

consommation d'alcool, par règle explicitement exprimée par le Coran, est interdite, lui avais-je demandé ? N'était-ce pas l'occasion rêvée pour arrêter ses débordements ? Pas de problème, m'avait-il simplement rétorqué : le Maghreb produit traditionnellement de l'alcool de figue, entre autres (que les juifs marocains appellent le Mahia), de la bière et du vin - d'ailleurs de très mauvaise qualité, à cette époque -. Le tout était de boire en toute discrétion, sans attirer l'attention sur soi ni déranger l'ordre moral établi. C'était une sorte de *modus vivendi* que pratiquaient fort bien les musulmans eux-mêmes, d'après ce qu'il avait pu en juger. Un détail, donc.

Pour être précis aussi concernant un tout autre domaine qui le touchera directement, celui du religieux, les Pères blancs, auxquels Jean-Pierre sera finalement rattaché sans jamais y être affilié, ne sont pas des moines, mais des prêtres. S'ils vivent en communauté, d'ailleurs fort réduite en nombre, c'est par simple facilité de vie et dans le but de se ménager une meilleure efficacité organisationnelle, et non parce qu'ils ont fait vœux de retraite. Alors, me direz-vous, pourquoi des prêtres se sont-ils installés en terre musulmane ? Parce que, au sens littéral du terme, ce sont des évangélistes missionnaires. Mais des missionnaires dans l'optique moderne que renferme cette assertion : c'est-à-dire avec cet engagement social et toute la portée humaine dont avait su faire preuve un François Jentel, dont nous avons précédemment cité l'exemple. La boucle, pour Jean-Pierre, était pour ainsi dire bouclée. Il ne lui restait plus, en quelque sorte, qu'à mettre les voiles... Et bon vent à toi, Jean-Pierre !

« M'écriras-tu de temps à autre ?

- Ah ça, rien de moins sûr, mon garçon... »

## Contes et Romans

Et voilà Jean-Pierre reparti s'exiler en Algérie, en plein coeur de cette terre de Kabylie qu'il avait tant appelée de ses voeux.

\* \* \*

Il nous suffit de rien.  
D'un peu de terre brune  
Soulevée en poussière  
Au coin d'un paysage.  
Il nous suffit d'un pieux  
Et vieux silence ambré  
Pour qu'on se couvre d'eau  
Telle une couverture.

Il suffit de si peu  
Pour éloigner l'appel  
Quand crie cette souffrance :  
« Il faut vivre, vivre ! »

Aussi, ouvre ton âme  
Aux doux rayons ardents  
D'un frais soleil craintif.  
Ouvre ton âme ainsi  
Aux forêts de ton cœur.  
Et croyons que demain  
- il faut croire toujours -  
Nous pourrons vivre ensemble  
La vie que tous espèrent !

## Contes et Romans

\* \* \*

Au cours de la période qui va suivre, je reste, pour ma part et bien évidemment, totalement absorbé par la finalisation de mes études, dans un premier temps ; pour me mettre bientôt en quête de la concrétisation de mon avenir professionnel. Je m'installe à Grenoble, comme je l'ai déjà indiqué, suivi, quelque temps plus tard, par Ghislaine, qui reste cependant en balance entre l'Université de Paris I et l'Unité d'archéologie de la ville de Saint-Denis, avec lesquelles elle a entrepris un troisième cycle d'études universitaires, dont le sujet porte sur l'artisanat de la matière osseuse durant le Moyen-âge. En ce qui me concerne, j'exerce désormais mon métier de restaurateur d'objets archéologiques dans la discipline très technique des bois gorgés d'eau, au sein d'un centre cogéré par le Commissariat à l'Énergie Atomique - lequel héberge l'activité et met à disposition ses moyens scientifiques, humains et financiers -, d'une part, et la Direction des Musées de France, d'autre part - en l'espèce, la grande pourvoyeuse de collections d'objets archéologiques devant être traités, via les dépôts produits par les services de l'archéologie française -. Ce centre deviendra, du temps de ma participation, réputé internationalement et j'aurai, pour ma part, largement contribué, durant les presque vingt années que durera ma collaboration active, à en établir le contenu et en développer les pratiques.

Mais ne nous attardons pas sur ces épisodes. Aurel, notre premier fils, va naître à Grenoble en mille neuf cent quatre-vingt-huit, tandis que je m'établis peu à peu et m'investis sans réserve dans cette vie personnelle et

## Contes et Romans

professionnelle qui me tend les bras, sans chercher à déranger aucunement cet ancien souvenir - celui d'un aîné de ma famille -, car je suis scrupuleux à l'extrême des règles d'éducation que l'on m'a inculquées, dont celle de la réserve dont je me dois de faire preuve à l'égard de plus âgés que moi. Je ne mésestime pas le fait que cet argument contient une dose certaine de facilité, tandis que, dans le même temps, se développent en parallèle mes multiples activités personnelles de création. Mais il respecte un principe fondamental que je m'impose, qui est que Jean-Pierre m'avait clairement signifié, à l'heure de son départ, qu'il souhaitait ne pas être dérangé dans ce nouvel ailleurs qu'il était allé conquérir de haute lutte pour lui-même. Il était parti pour couper les ponts et se consacrer entièrement à une action sans commune mesure avec ce qu'il avait précédemment connu. Et sur ce plan, il savait admirablement tenir parole. Bien sûr, je me doutais bien – et les contacts récents que j'ai pu établir avec elles durant la période de préparation et de mûrissement de cet ouvrage me l'ont confirmé – que Jean-Pierre continuerait d'entretenir épisodiquement des relations affectives avec ses sœurs. Cependant, mêmes pour elles, les coups de fils étaient rares, et pour ce qui était d'écrire, Jean-Pierre leur rétorquait souvent : « Excusez-moi si je ne vous écris pas : j'écris déjà à longueur de journée, cela est bien suffisant pour moi. » Mais là encore, il ne s'agissait, pour lui, que d'exprimer un prétexte grossier, une façade de mauvais alois ; ce dont personne, au sein de la famille, ne pouvait être dupe.

\*

\*

\*

## Contes et Romans

Si Jean-Pierre, enfant, avait su rencontrer en lui la certitude de la mission pour laquelle il s'imaginait qu'il avait été créé, j'ai, pour ce qui me concerne et par un pendant tout à fait similaire à celui de Jean-Pierre, développé en moi l'absolue évidence que, pour ce qui touchera à ma facette professionnelle, l'étude et la sauvegarde du patrimoine, témoin des activités humaines dans toute leur complexité et mémoire intérieure de notre devenir, constituerait mon véritable fondement personnel. Fondement d'autant plus solidement ancré en moi qu'il s'appuie, en l'occurrence, sur mon autre facette personnelle, dont l'ambition inextinguible aura été de faire vivre jusqu'à leur extrême mes propres moyens d'expression. Dessins, peinture, poésies, chansons, contes, nouvelles, essais, scenarii, récits, romans : je mettrai toujours tout en œuvre pour assumer ce besoin intimement ressenti d'exister par la recherche de la moindre expressivité.

Pour ce faire, je possède désormais un allié de poids. Ou plutôt, un allié de circonstance ; mais de type solaire. C'est-à-dire l'une de ces personnalités qui agissent littéralement tel un feu, lequel dégage une surpuissante attractivité, mais qu'on ne peut réellement approcher sans jamais se brûler. D'ailleurs, Henry Le Chénier entretient de lui-même une relation quasi totémique avec cet élément igné, allant jusqu'à détruire régulièrement par le feu une partie de sa production picturale - fort heureusement immense - ; celle, en tout cas, qu'il juge - affirme-t-il de son propre chef - potentiellement « nuisible » à la lecture de son œuvre.

Comme je l'ai déjà signalé, lorsque j'ai rencontré Ghislaine, je ne me doutais pas que son père était peintre. Très vite, cependant, tandis que ses parents étaient grandement impliqués dans la gestion de l'association Présence



## Contes et Romans

contemporaine, laquelle proposait des expositions d'artistes contemporains de renom en parallèle du Festival d'art lyrique d'Aix-en-Provence, j'ai été amené à collaborer au montage et au gardiennage de ces expositions. À mon tour, je découvrais un sud qui m'était jusque-là inconnu (mis à part un voyage en Arles, avec mon père), et pouvais fréquenter de près cette façon d'être des artistes, lesquels constituent, en apparence tout au moins, une large communauté d'esprit, tout en restant jalousement indépendants quant à leurs moyens plastiques et à leurs finalités esthétiques. Pour mon plus grand profit personnel, mon attention en aura été accaparée.

Chacun d'entre eux, en effet, nourris entièrement de leurs propres trajectoires, élaborait, souvent dans la lenteur et parfois même dans la douleur, son langage personnel de création ; ce langage qui deviendrait peut-être, un jour, si la chance voulait bien tourner en leur faveur, une évidence pour tout un public. J'appris à écouter, regarder, dialoguer, creuser, proposer, retranscrire, raturer, retrancher, puis enfin redéfinir en permanence la palette de mes sentiments, tout en m'enrichissant constamment de l'approche et de la perception d'autrui. Et je compris peu à peu que chaque élément constitutif de l'histoire d'un artiste, pris en tant qu'individu particulier, porte en germe une teinte spécifique dont pourra éventuellement s'auréoler son œuvre en formation. Aussi, je ne négligeais aucunement de m'intéresser aux multiples détails de vie que nous divulguait quelquefois, lorsque l'occasion s'en présentait, le peintre Henry Le Chénier.

\*

\*

\*

## Contes et Romans

Cruelle perfection, désillusion sonore  
Qui sait mêler aux sons la vision des trésors  
Que capturent les morts aux parfums de Centaures.  
Cruelle perfection qui couronne et qui ceint  
De pierres chargées d'or et nos crânes au moins  
Même blanchis d'efforts.

Et toi qui vas ainsi, menant ton entreprise.  
Travaillant et sapan, cognant au cœur de l'homme :  
Que nous donneras-tu, chaque jour, en retour  
De tes rigueurs et de tes exigences ?

Perfide perfection qui toujours se dérobe  
À nos sens en action. Cruelle irradiation.  
Vois : car tu nous laisses seuls sur une digue forte  
Loin des terres brûlées et loin des multitudes.  
Happés aux flots ardents d'une mer d'or, hélas !  
Qui au loin se défait, mourante et gémissante...

Cruelle perfection nous laisse à l'abandon.

### 300- Cruelle perfection (17)

\*

\*

\*

Henry Le Chénier – de son nom de naissance Henri Girard – est né le deux janvier mille neuf cent trente-sept à Avignon, dans le Vaucluse, au sein d'une famille d'origine

## Contes et Romans

paysanne venue de Camargue, où le climat est réputé venteux et le caractère idoine. Son père était cheminot et sa mère couturière. Attiré très jeune par la peinture, il suit, dès sa première adolescence, les cours du soir de l'école des Beaux-Arts de sa ville natale, où il rencontre Christiane. Puis il entre à l'école d'Arts graphiques, afin d'apprendre un métier rémunérateur qui restât cependant en prise directe avec son univers artistique.

L'âge de sa majorité approchant, Henry Le Chénier devient incorporable. Aussi décide-t-il, dans un premier temps, de se marier avec Christiane, dès le mois de décembre mille neuf cent cinquante-huit. Par ailleurs, il se trouve que, s'il entretient dès cette époque déjà des rapports plutôt distendus avec sa famille, il sait qu'un de ses oncles a atteint le grade de lieutenant-colonel dans l'armée. De par son profil, Henry ne possède aucun goût avéré pour les activités militaires, surtout dans le contexte tendu des événements qui se dessinent depuis quelque temps déjà, en Algérie. Mais comme il reste attiré par la terre qui a su accueillir des peintres au nom retentissant, tels Eugène Delacroix ou Henri Matisse, pour ne citer qu'eux, il sollicitera, par l'intermédiaire de cet oncle providentiel, d'être affecté dans le cadre réglementaire de son service militaire au sein de l'une des casernes d'Alger : celle située juste en dessous de l'Hôpital Maillot, dans le quartier de Bab El-Oued. Or cette demande n'est pas sans présenter un certain intérêt pour l'aspirant peintre qu'il entend devenir. Le directeur de l'Hôpital Maillot est, en effet, un ami personnel de son oncle. Cette connaissance par procuration constitue donc, à ses yeux, une relation plus qu'utile, en ces circonstances plutôt troubles ; et explique très certainement qu'au sein de ladite caserne, Henry soit rapidement affecté à l'infirmerie, alors

## Contes et Romans

qu'il ne possède, en tout et pour tout, qu'un simple brevet de secouriste.

Fort de ce statut privilégié, Henry Le Chénier fréquente volontiers le mess des officiers, en plein putsch militaire d'Alger. Il est donc amené à côtoyer de nombreux gradés, au premier rang desquels se place le général Jacques Massu, dont les méthodes d'action pour le moins rugueuses sont notoirement décriées, mais qui avouera par la suite, à qui voudra bien l'entendre, que, lors du putsch en question, il fut « le dindon de la farce ». Allégation qui n'est peut-être pas sans aucun fondement, si l'on se réfère à une anecdote non vérifiée que l'on peut lire à son sujet sur Internet : à son arrivée à Alger, en mille neuf cent cinquante-huit, le général de Gaulle est accueilli par le général Jacques Massu et il lui lance : « Alors Massu, toujours aussi con ? » Réponse de ce dernier : « Toujours gaulliste, mon général ! »

\*

\*

\*

En partie libre de ses mouvements dans un environnement qu'il découvre avec un grand émerveillement – splendeurs coloniales et dépaysement obligent -, Henry le Chénier, dans ses moments de permission, continue à pratiquer la peinture et s'inscrit même aux cours du soir dispensés par l'école des Beaux-Arts d'Alger. Sa femme Christiane, qui exerce le métier d'institutrice, a trouvé à se loger au sein d'une institution protestante pour jeunes femmes, tenue par une bénévole américaine. Sa voisine de chambre est d'origine pied-noir et fréquente un parisien nommé Michel Otthoffer, lequel

## Contes et Romans

vient tout juste de débarquer, tout comme Henry et Christiane, en Algérie. Or ce jeune homme, qui est diplômé de l'École Boule, est graveur de son état. Il n'en faut pas plus pour que les deux couples nouent une solide amitié, qui perdurera dans le temps.

Ensemble, les deux jeunes artistes projettent de développer chacun une activité complémentaire : de graphiste, pour l'un, de publicitaire, pour l'autre, et s'associent dans leurs efforts. Henry, jamais à court d'idées, prépare même, en autoédition datée de juin mille neuf cent soixante, une plaquette de prestige sur le Jardin d'essai d'Alger (appelé aussi le Jardin du Hamma), dont il réécrira le texte en s'inspirant d'une plaquette officielle datée de mille neuf cent cinquante-deux. Mais il ne pourra finalement jamais réaliser, probablement pour des raisons techniques et/ou par manque de temps, les illustrations grand format en linogravure qu'il avait projeté d'y incorporer. Ce projet, bien qu'imprimé, restera donc à jamais lettre morte.

\*

\*

\*

En juillet mille neuf cent soixante et un (c'est-à-dire un an avant la bataille de Bab El-Oued et l'exode massif des pieds-noirs qui s'en suivit, au printemps et à l'été mille neuf cent soixante-deux), les deux couples décident de rentrer en France : les Otthoffer, dans la banlieue parisienne ; les Girard – Henry n'a pas encore officiellement changé de nom - à Marseille, où Christiane accouchera dès le mois suivant de leur première fille, prénommée Véronique.

## Contes et Romans

Discret sur sa vie militaire à Alger, Henry Le Chénier dira seulement à une ou deux reprises « avoir vu passer des gars bien amochés. » Quand il reprendra, à partir de mille neuf cent quatre-vingt-un, l'étude de la figure humaine qu'il avait sciemment abandonnée vers le milieu des années soixante, il s'orientera très rapidement vers la représentation de corps de plus en plus désaxés, désassemblés, parfois à la limite de la désarticulation. Y a-t-il eu à ce propos un effet de réminiscence d'images plus ou moins refoulées, issues de ces années de guerre civile qu'il vécut à Alger ? Certes, les affres qu'il dépeint sont dues, au début, à une conjonction malencontreuse du destin : au moment où il tente de se réapproprier l'*Image du corps* (voir à ce sujet le catalogue d'exposition édité par Présence contemporaine et signé de la main du professeur, critique d'art et ami Marc le Bot), l'ami de Véronique, sa fille aînée, décède tragiquement dans un accident de voiture ; évènement qui marquera Henry très profondément.

Mais au-delà du sentiment d'impuissance paternelle qui, fort légitimement, l'envahit à ce moment précis, la persistance, dans son œuvre de la maturité, de ce thème du corps dédoublé, démembré, désorienté, voire désagrégé, et son évolution dans le temps, sont manifestement le reflet d'une empreinte plus ou moins ancrée inconsciemment, ce dont témoignera, avec une acuité des plus féroces, la préface de son catalogue rétrospectif intitulée *La violence à bras-le-corps*, écrite à sa demande par une autre de ses connaissances, l'écrivain Christian Garcin, dans le cadre de sa grande exposition itinérante de deux mille sept, initiée à la Villa Tamaris.

## Contes et Romans

Je ne saurais apporter un meilleur appui à l'hypothèse que je formule ici que celui que nous livre (enfin ! pourrait-on dire) Henry Le Chénier lui-même, lorsque, dans le corps de ce même catalogue rétrospectif - dont il sait pertinemment, dès l'époque de sa conception, qu'en ce pensum consistera sa dernière réalisation du genre -, il s'essaie à « illustrer » ses œuvres picturales de phrases symboliques de sa composition. Dans la section *Suppliciés, estropiés et mendigots*, il écrit explicitement, lui qui n'a pas l'habitude de mentir quand il s'agit d'évoquer les tenants et aboutissants qui entourent son œuvre : « J'ai vu des suppliciés, j'ai vu des mutilés, j'ai vu des cadavres en morceaux, j'ai vu la mort voler la vie. J'ai vu mes mains dans le sang de la mort ; les hélicoptères s'envolaient... » De quels hélicoptères pouvait-il bien s'agir ?

Plus prosaïquement, Henry Le Chénier est indubitablement à classer parmi les artistes du mouvement du Nouveau réalisme, celui qui naîtra explicitement du malaise post décolonisation.

\*

\*

\*

### LE JARDIN D'ESSAI D'ALGER (extraits)

Texte et illustrations d'Henry Girard

Milieu d'enseignement

## Contes et Romans

Alger, pays ouvert, ville accueillante, offre à tous la lumière de son architecture, l'éblouissante clarté de sa mer et envoûte ses visiteurs par sa beauté, son charme, son incomparable séduction. Alger, au peuple à la fois nonchalant et actif, dont la civilisation pleine de paradoxe étonne et séduit l'étranger. Alger la blanche, avec sa « casbah » aux ruelles sombres, grouillantes de monde, à la foule colorée et bruyante, ses cafés maures d'où s'échappent des bouffées de musique rythmée par les battements de mains, des chansons psalmodiées d'une voix monocorde et, par contraste, ses jardins clos, havres de fraîcheur et de paix où pleure un jet d'eau parmi l'ombre des palmiers, lieux où seul retentit le jacassement des femmes.

(...)

Sa partie basse étale les majestueuses perspectives linéaires de jardin à la Française sur cette zone jadis marécageuse où, en 1541, Charles Quint dut fixer le campement de ses troupes et qui, de nos jours, est l'un des plus attrayant jardins publics du monde. On y remarque en particulier la fantastique allée de Ficus qui plongent dans le sol leurs hallucinantes racines, et les platanes géants qui, seuls en ce lieu féérique, s'habillent de roux en automne. La partie haute est bien différente : essentiellement conçue en jardin à l'Anglaise, elle offre les charmes romantiques



## Contes et Romans

des bois, la plainte désespérée des grands arbres lorsque le vent vient réveiller leur voix.

(...)

Il possède une école ménagère agricole aménagée d'importants poulaillers ; de plus, un système de stages a été organisé par la Direction de l'Agriculture pour permettre aux jeunes gens de compléter leur formation technique dans les différentes spécialités horticoles. Les jeunes métropolitains désirant s'installer en Algérie y trouvent la possibilité d'adapter leurs connaissances au milieu algérien, des conférenciers viennent leur exposer les grands problèmes de l'Économie Agricole algérienne et, tout en poursuivant leur perfectionnement, ils peuvent trouver une place convenant à leur goût personnel.

(...)

Centre de biologie végétale

(...)

Fondé en 1832, il ne comprend alors qu'une pauvre surface de cinq hectares, inculte, marécageuse et insalubre, d'où l'appellation de « Jardin du Hamma », qui en langue arabe signifie « la fièvre ». Après

## Contes et Romans

quelques années de balbutiement, il devient très vite le noyau de l'agriculture algérienne ; il a pour mission d'introduire et de propager les végétaux les plus utiles, les espèces et les variétés originaires de tous les pays du globe. Cette fonction lui vaut alors le titre provisoire de « Pépinière centrale du Gouvernement ». Il devient un fournisseur de plants qui sont distribués aux organismes publics et aux colons.

(...)

Le Jardin d'Essai est primordialement un Centre d'étude et de biologie végétale. Actuellement, (...) c'est vers l'acclimatation des végétaux les plus divers que son activité est dirigée, afin de doter l'Algérie de plantes spécialement adaptées à son climat. On cherche à créer de nouvelles espèces, on procède à l'échange de graines avec le monde entier. C'est à ses recherches que l'on doit la propagation de variétés d'orangers qui aujourd'hui constituent la majeure partie des plantations algériennes.

(...)

### Promenade publique

Mais le Jardin d'Essai d'Alger demeure avant tout, pour les citadins, un lieu de

## Contes et Romans

promenade publique. Il donne aux Algérois un avant-goût de la campagne et l'étranger est étonné par sa flore tropicale si différente de la flore indigène. Jeunes et vieux y trouvent un coin aimé, tant ses multiples parties sont variées.

(...)

Les adolescents y viennent rêver sur les bords des miroirs d'eau dont les nénuphars dorés penchent des fleurs palies parmi les joncs et les papyrus qui à peine se balancent sous le frisson du vent agile ; ou devant la magnifique perspective qui s'offre à eux du haut de la terrasse, d'où ils aperçoivent la fuite des esplanades fleuries vers la mer qui brille comme une écaille nacrée.

(...)

Achevé d'imprimé le 5 juin  
1960 en la ville d'Alger et  
pour le compte de l'auteur.

\*

\*

\*

On l'aura compris, le petit opuscule d'où sont tirés les extraits de ce texte ancien récemment retrouvé consiste en une

## Contes et Romans

sorte d'exercice de style spontané, quoique exécuté d'après le modèle d'une plaquette éditée par la Direction de l'agriculture, sous l'égide du Gouvernement central de l'Algérie, et à propos duquel il est légitime de souligner que l'auteur, tout acquis au charme de sa découverte récente, y décrit le Jardin d'Essai d'Alger tel un bienfait de la colonisation. Ce qui en soi est une vérité indiscutable ; mais constitue très certainement, dans le contexte déjà évoqué, une maladresse due à un excès d'enthousiasme de jeunesse, lui-même à mettre sur le compte de l'état d'esprit ambiant. Mais il me paraît plus judicieux d'ajouter, au sujet de cette tentative avortée, que le jeune créateur en devenir y découvrit le goût de façonner lui-même ses propres livres, et plus tard ses catalogues, ainsi que ceux de ses amis, tâche qu'il poursuivra sans discontinuer avec l'aide de Michel Otthoffer, pendant plus de cinquante ans. Et il me semble tout aussi important de dire que Henry Le Chénier, peu de temps après, saura puiser dans ce projet non concrétisé de la restitution d'une vision végétale, qu'il juge alors hautement féérique, son thème force des années mille neuf cent soixante et soixante-dix de la luxuriance des forêts, tel un dérivatif particulièrement symbolique de sa pensée. Mais il s'agit là d'une toute autre histoire, dont les prolongements dépasseraient de beaucoup le cadre assigné à notre tentative initiale.

\*

\*

\*

Dans la première période de sa renaissance algérienne, Jean-Pierre, quant à lui, vit une époque bienheureuse d'accomplissement de soi. Il s'intègre à sa manière, c'est-à-dire avec beaucoup de réserve et de pudeur, à une population

## Contes et Romans

insouciante mais laborieuse, sachant jouer de vergogne quand il le faut, lui qui n'a pas particulièrement sa langue dans sa poche. Ce côté de sa personnalité le rapproche volontiers du tempérament méditerranéen dont il se plaît à s'entourer. D'autant qu'il reste toujours conscient des limites à ne pas dépasser : limites que lui impose son double statut à la fois d'homme d'église noyé au sein d'une confession que l'on pourrait qualifier d'« adverse », et d'étranger.

Jean-Pierre se rend aussi régulièrement à Alger, capitale toute proche et ville aux cents merveilles. En premier lieu, parce que c'est le siège de son archevêché, à qui il doit rendre des comptes, puisqu'il en est le salarié. Mais aussi et surtout pour retrouver Nicole Mottier, une cousine qui s'est installée elle aussi en Algérie, il y a plusieurs années de cela, car elle a épousé un algérien de souche. Et pas n'importe quel algérien : Mohamed Abbas n'est autre que l'un des fils d'une des figures légendaires de l'indépendance de l'Algérie, plus connue sous le nom de Ferhat Abbas.

\* \* \*

Comme toutes les grandes figures de l'Histoire, ce personnage, vite oublié en France et déjà en passe d'être négligé en Algérie, présente une trajectoire éblouissante d'abnégation et d'opiniâtreté. Animé d'une mission qui dépasse de beaucoup son cas personnel, il fédère une véritable volonté de fer, pour la mettre au service de ses convictions et idéaux populaires et démocratiques. De son nom complet, Ferhat Mekki Abbas devint donc, de par son implication

## Contes et Romans

constante durant plus de quarante ans, un leader naturel du nationalisme algérien et un membre actif du Front de Libération Nationale (FLN), tout au long de la guerre d'indépendance de l'Algérie. Ce qui le conduisit à devenir le tout premier président du Gouvernement Provisoire de la République Algérienne et, par la suite, le premier chef d'État de la République Algérienne Démocratique et Populaire. Voyons dans les grandes lignes comment les choses se sont déroulées (je m'appuie ici sur la ressource Wikipédia, souvent plus fiable que ce que l'on veut bien dire ou laisser entendre).

Ferhat Abbas est né le vingt-quatre août mille huit cent quatre-vingt dix-neuf dans la commune de Taher, située dans la wilaya (ou district) de Jijel, en Kabylie orientale. Il grandit au sein d'une famille de cette petite bourgeoisie d'origine paysanne qui peuple habituellement cette contrée. Il suit ses études primaires à Jijel, au nord de Sétif, puis est envoyé à Philippeville (l'actuelle Skikda) en mille neuf cent quatorze, pour poursuivre ses études secondaires (ce qui, à l'époque, n'est déjà pas un parcours si courant, pour un algérien de souche, surtout dans ce pays éloigné qu'on nomme volontiers la petite Kabylie).

Doté d'un fort sens de l'honneur, il effectue, comme tout jeune appelé de la République Française, son service militaire de mille neuf cent vingt-et-un à mille neuf cent vingt-quatre et commence, parallèlement, à écrire pour différents journaux. Il rejoint la faculté d'Alger et étudie la pharmacie, de mille neuf cent vingt-quatre à mille neuf cent trente-trois. Il devient dès cette époque l'un des promoteurs de l'Amicale des étudiants musulmans d'Afrique du Nord (AEMAN), qu'il transforme aussitôt en association, et est élu en mille neuf cent

## Contes et Romans

trente vice-président de l'Union Nationale des Étudiants de France (UNEF), lors du congrès d'Alger.

Simultanément, il milite au sein du Mouvement de la Jeunesse Algérienne (MJA), réclamant pour tous l'égalité des droits civiques, et publie dès mille neuf cent trente-et-un un livre intitulé *Le Jeune Algérien*, lequel regroupe les articles politiques qu'il a écrits durant les années mille neuf cent vingt. Une fois son doctorat de pharmacien en poche, il s'installe à Sétif et se fait rapidement élire conseiller général, d'abord, conseiller municipal, ensuite, puis délégué financier. En mille neuf cent trente-sept, il est nommé rédacteur en chef du journal l'Entente franco-musulmane, lequel est appelé à devenir une tribune d'expression de l'Union Populaire Algérienne (UPA), parti qu'il crée en mille neuf cent trente-huit.

En mille neuf cent trente-neuf, lorsque éclate le second conflit mondial, il s'engage par conviction républicaine au sein de l'armée française. Mais il est très vite déçu par la politique mise en place par le régime de Pétain et comprend qu'il n'est pas d'égalité envisageable dans le cadre de la souveraineté française. Le dix février mille neuf cent quarante-trois, il publie *Le Manifeste du peuple algérien*, qu'il fait suivre d'un *Projet de réformes*, qui évoque pour la première fois l'idée d'une nation algérienne soumise à la Commission des réformes économiques et sociales musulmanes. Ce projet est présenté au gouvernement de la France en exil, à Londres, mais est refusé, et même fermement condamné, et Ferhat Abbas se voit assigné à résidence par le général de Gaule.

Âme pugnace et convaincue du bon droit du peuple algérien dans son entier, Ferhat Abbas ne baisse pourtant pas les bras. Soutenu par le Cheikh Brahimi (également d'origine

## Contes et Romans

kabyle) et par Messali Hadj, il fonde l'association des Amis du Manifeste de la Liberté (ALM). Il crée, dans le même temps, pour devenir son organe de presse officiel, l'hebdomadaire *l'Égalité*, mais il est immédiatement arrêté et son association est dissoute au lendemain des émeutes du huit mai mille neuf cent quarante-cinq. Après sa libération, en mille neuf cent quarante-six, il crée l'Union Démocratique des Manifestes Algériens, sous le sigle UDMA, et devient en juin de la même année député de Sétif.

\*

\*

\*

Comme on a pu le constater par les lignes qui précèdent, Ferhat Abbas est un légaliste par essence, doublé d'un esprit imprégné d'une forte volonté de justice. Ainsi, lorsqu'il voit son projet sur le statut de l'Algérie être une deuxième fois refusé par le nouveau gouvernement français, après plus de vingt années de travail acharné pour le faire reconnaître, cette décision le heurte profondément. Il en tire les conséquences et quitte l'Assemblée Nationale en mille neuf cent quarante-sept. Son hebdomadaire *l'Égalité* devient dès l'année suivante *Égalité-République Algérienne*, puis *République Algérienne*. Dès l'année mille neuf cent cinquante-trois, il annonce qu'une rupture définitive avec la France est inévitable, avant même que le Front de Libération Nationale (FLN) ne lance les premières actions armées en novembre mille neuf cent cinquante-quatre, marquant ainsi le début de la guerre d'indépendance de l'Algérie.



## Contes et Romans

Après plusieurs rencontres avec Abane Ramdane et Amar Ouamrane (tous deux sont aussi des kabyles de souche), il rejoint secrètement le Front de Libération Nationale (FLN) en mille neuf cent cinquante-cinq, puis annonce officiellement ce ralliement l'année suivante au Caire, où il s'est installé en exil. Il devient membre titulaire du Conseil National de la Révolution Algérienne (CNRA) à l'issue du congrès de la Soummam, puis intègre son Comité de Coordination et d'Exécution en mille neuf cent cinquante-sept. Il est élu président du premier Gouvernement provisoire de la République algérienne en mille neuf cent cinquante-huit et sera réélu à ce poste en mille neuf cent soixante. Cependant, il est jugé « pas assez ferme » face au gouvernement français et sera ensuite remplacé par Ben Youcef Ben Khedda.

Après l'indépendance de l'Algérie, il rallie les partisans de Ben Bella lors de la crise opposant le Gouvernement provisoire de la République algérienne et le Front de Libération Nationale. Il devient le président de la première assemblée constituante, avec cent cinquante-cinq voix pour et seulement trente-six bulletins blancs. Il proclame le vingt-cinq septembre mille neuf cent soixante-deux la naissance de la République Algérienne Démocratique et Populaire.

Mais son combat n'est pas fini pour autant. Il doit d'abord s'opposer farouchement à la politique de soviétisation de l'Algérie promue par Ben Bella. En représailles, ce dernier l'exclut du Front de Libération Nationale et l'emprisonne dans le Sahara algérien. Il ne sera libéré qu'en mai mille neuf cent soixante-cinq, à la veille du coup d'État du dix-neuf juin, mené par le colonel Houari Boumédiène. Toujours aussi militant et fervent démocrate, il rédige un *Appel au peuple algérien* en mai mille neuf cent soixante-seize, avec Ben Youcef Ben

## Contes et Romans

Khedda, Mohamed Kheireddine et Hocine Lahouel, dénonçant le pouvoir personnel du Président Boumédiène. Acte qui, comme il devait s'y attendre lui-même, lui vaudra d'être assigné à résidence jusqu'en mille neuf cent soixante-dix-huit.

Dans les années mille neuf cent quatre-vingt, il publie ses mémoires dans deux ouvrages successifs : *Autopsie d'une guerre*, puis *L'indépendance confisquée*, lequel dénonce plus particulièrement la corruption de la bureaucratie qui régnait à l'époque en Algérie. Le trente octobre mille neuf cent quatre-vingt-quatre, il est décoré de la médaille du Résistant au nom du président en exercice, Chadli Bendjedid. Ferhat Abbas est mort le vingt-quatre décembre mille neuf cent quatre-vingt-cinq à Alger. Il est enterré au Carré des martyrs.

\*

\*

\*

Par delà la rue triste  
Filant ses feux sanglants  
Un homme à la peau bistre  
Marchait élégamment.

Un homme marchait  
Se demandant comment.  
Comment, à notre époque  
Il pourrait remplacer

Une traînée de poudre ?

### 92- Traînée de poudre (9)

## Contes et Romans

\* \* \*

Ainsi, comme le montrent les lignes qui précèdent, sous des dehors placides et tranquilles, la Kabylie a été l'un des fers de lance de la révolution algérienne, fournissant à la fois les théoriciens et les hommes politiques qui ont forgé son indépendance. Et la question que je me pose à ce sujet est la suivante : jusqu'à quel point Jean-Pierre fut-il dupe de cet esprit de double jeu propre à l'âme berbère, et qui habite, par voie de conséquence, le peuple kabyle dans son entier ? À la réflexion, je crois qu'il le savait déjà dès avant son départ, d'après quelques allusions et commentaires qu'il me fit - et que je me suis remémoré rétrospectivement -.

Toujours est-il que Jean-Pierre revoit régulièrement Nicole à Alger, où Chantal, l'une de ses sœurs, les rejoint parfois. On imagine aisément que ces instants de retrouvailles sont toujours des moments intenses et magiques, dans une ville qui reste envoûtante par son caractère pittoresque et la personnalité chatoyante de ses habitants. Jean-Pierre aime ce miroitement, appréciant jusqu'à son exubérance, qui n'est pas du tout de même nature, loin s'en faut, que cette lente agitation retenue qui sévit dans les rues de son village de montagne. Chacun de ces deux univers forment les deux pendants d'un même miroir, dont Jean-Pierre apprécie les facettes opposées qui s'illuminent l'une l'autre.

Mais aussi et surtout, Jean-Pierre passe parfois à Alger, lorsqu'il est en transit pour aller rendre visite aux Pères chartreux, moines de leur état, établis au sein de cette autre communauté religieuse de l'Abbaye de Notre-Dame de l'Atlas,

## Contes et Romans

institution très intégrée dans son district de Médéa et avec laquelle mon parrain entretient de fréquents échanges. Tout cela tisse un réseau de liens auquel Jean-Pierre s'attache peu à peu, car il le juge fondé, sensé, profond, indéfectible même et répondant pleinement à ses attentes initiales. Pourtant, les événements vont en décider autrement.

Vers l'année mille neuf cent quatre-vingt-douze, la guerre civile, prolongement des remous d'une indépendance certainement mal maîtrisée, s'installe en Algérie. Parce qu'il appartient à une confession religieuse minoritaire dont l'action, à n'en pas douter, dérange, Jean-Pierre sait et sent qu'il est pisté en permanence par les partisans du Front Islamique du Salut (FIS), bientôt relayé par le Groupe Islamique Armé (GIA). Les pressions sournoises se multipliant, la position des instances de l'Église catholique devient peu à peu inconfortable et l'ambiance, au sein des différentes communautés catholiques, se fait pesante et lourde.

Peu avant la Noël mille neuf cent quatre-vingt-quatorze, Nicole tombe gravement malade et doit rentrer en France pour se faire soigner. À cette époque, la tension est déjà très vive en Algérie, ce dont, par sa position privilégiée, Nicole doit avoir connaissance dans les moindres détails. Aussi, cet élément a-t-il pu influencer à la marge sur la demande qu'elle fait à Jean-Pierre de venir la rejoindre, afin qu'il l'accompagne dans ses derniers moments. Jean-Pierre rentre donc en France dans le courant du mois de décembre. Or le vingt-sixième jour du même mois, l'avion de la ligne régulière entre Alger et Paris est victime d'une prise d'otages très médiatisée, qui se conclura par cet assaut mémorable, car le premier du genre, du Groupement d'Intervention de la Gendarmerie Nationale (GIGN) sur le tarmac de l'aéroport de Marseille. Comme si quelque chose du

## Contes et Romans

passé semblait vouloir poursuivre Jean-Pierre jusque dans son retour en France... Ou plus exactement, si quelque chose de son présent se préparait à devenir indissoluble en lui.

\* \* \*

En ces temps-là, je n'avais pas beaucoup de contacts avec mon père. Il travaillait de son côté, je travaillais du mien, chacun de nous plongés dans nos routines respectives qui nous accaparaient. Je me souviens qu'un jour, dans ce temps ancien où j'étais encore au lycée climatique et sportif de Font-Romeu, je lui avais suggéré qu'il pouvait, s'il le désirait, lors d'un de ses déplacements professionnels qu'il effectuait régulièrement auprès de son fournisseur à Uzès, dans le Gard, prendre le temps de faire le bout de chemin nécessaire (une trotte certainement plus longue que celle que j'imaginai) pour venir voir l'environnement dans lequel nous évoluions, mon frère et moi. Ce fut sans surprise que me fut opposée une fin de non recevoir. Mon père alléguait que ses activités ne lui permettaient pas de se libérer d'autant. C'était sans doute vrai. Mais ce que je retenais était que les seules relations que j'entretenais avec mon père devaient rester, peu ou prou, d'ordre épistolaire. Et dans chaque lettre qu'il nous envoyait, un chèque était toujours joint : à charge à nous d'accorder nos besoins à ces maigres revenus supplémentaires. Comme si en cela consistait l'unique manière connue de lui de racheter son absence. Nos rapports étaient donc des plus neutres, car se limitant à ces quelques mots issus d'une pure convention.

## Contes et Romans

Il est vrai que mon père a mis très longtemps avant de prendre conscience que j'écrivais, mais sans jamais accepter de comprendre l'implication personnelle qu'une telle activité sous-entendait pour moi. Lui-même, pourtant, est plutôt bon lecteur et amateur de livres, surtout anciens. Mais ce qu'il conçoit comme un produit existant, le livre, il ne le conçoit pas comme pouvant être une astreinte de vie résultant d'un choix délibéré. D'autant que cela supposerait qu'il acceptât d'intégrer que le besoin d'expression prime parfois sur la nécessité de gérer les ressources vitales dont l'homme se doit, selon lui, de se pourvoir pour subsister. Comme s'il ne me laissait pas d'autre alternative que de suivre le modèle social pour lequel j'étais, selon ses propres vues, programmé. Pourtant globalement, c'est bien cette attitude que j'ai fini par adopter : veillant en tout point – en cela, avoir accédé à l'activité littéraire par le biais de la poésie m'aura été une chance – à ce que mes réalisations d'écrivain n'empiètent qu'à la marge sur mes activités d'ordre familial ou professionnel.

Par cette attitude de mon père, je crois que j'ai intériorisé ce que représentait fondamentalement ce phénomène qu'on appelle l'incompréhension. L'incompréhension n'est pas de ne pas considérer qu'une chose existe en soi. On peut la voir, la toucher et même l'apprécier pour ce qu'elle est. Mais elle consiste plutôt à refuser d'intégrer ce que cette façon d'être ou d'agir implique réellement dans la nature et le fonctionnement d'autrui. Une démarche intellectuelle, donc, diamétralement opposée à celle de Jean-Pierre, qui gardait au moins cette faculté apprise au séminaire de l'écoute de son prochain. Car, effectivement, il n'est pas de compréhension possible tant que l'on ne s'est pas donné la peine de s'ouvrir à l'écoute du monde qui nous environne. En cela, la création

## Contes et Romans

constitue un autre excellent moyen d'apprentissage de cette intégration en soi des univers extérieurs.

\* \* \*

Au lendemain, très exactement, de l'opération de détournement d'avion qui se solda par un échec sanglant pour les terroristes – c'est-à-dire par la mort sans exclusive de ceux-ci -, soit le vingt-sept décembre, les quatre pères blancs de Tizi-Ouzou sont assassinés en guise de représailles. Jean-Pierre est alors atterré et nourrit sur le champ le sentiment qu'il n'a échappé au sort terrible de ses quatre compagnons que « par les hasards inacceptables de la vie. » Bien évidemment, il en conçoit, en tant que réaction immédiate, qu'une nouvelle injustice lui a été réservée.

Quelques mois plus tard, Nicole décède des suites de sa maladie. L'évêque d'Alger, qui est autant son employeur que son ami et confident, refuse naturellement, par simple mesure de précaution fort compréhensible, le retour de Jean-Pierre en terre algérienne, dans cette maison qu'il adorait tant, et l'affecte, contre son gré, en Mauritanie. Un an et demi plus tard, c'est au tour de Bernard Claverie, alors évêque d'Oran et autre ami intime de Jean-Pierre, d'être assassiné avec son chauffeur, dans un attentat perpétré alors qu'il rentrait dans la cour de son évêché, de nuit, après un périple dans sa province. Lui qui était né à Bab-El-Oued et avait fait sa formation de prêtre à Grenoble, il avait, tout comme Jean-Pierre, expressément choisi de retourner exercer sa mission en Algérie, qu'il considérait comme sa terre et son pays d'origine. Il savait et

## Contes et Romans

comprenait que ce qu'il avait lui-même appelé « la bulle coloniale » n'avait plus lieu d'être dans ce monde moderne qui se préparait déjà, dans les années mille neuf cent soixante ; mais il croyait en toute humilité, à l'instar de Jean-Pierre, que des personnes comme eux conservaient toute leur place dans une société algérienne souvent dépourvue de moyens, face à une administration, qu'elle soit française ou algérienne, d'ailleurs, qui se complexifiait à mesure et tendait à se rigidifier. Ce nouvel événement, après tant d'autres, ne fait que confirmer alors la dangerosité de la situation algérienne, qui plus était pour les français originaires de la métropole. Cependant, malgré la souffrance et le profond égarement que lui a insufflé cette cruelle adversité, qu'il ressent douloureusement au plus profond de son être, ce sont ces sortes de considérations qui vont amener Jean-Pierre à réagir de nouveau.

\*

\*

\*

L'été lentement croule  
Sous des torrents de nuit.

Dans la haie l'hirondelle  
Donne de l'aile  
Près du fruit perforé.  
Enveloppée qu'elle est  
Et ignorant son chant  
Et se gorgeant de l'inaudible !

La treille moribonde  
Est sans vigne et sans pleur.



Contes et Romans

Chaleur dorée  
Sous un éclair assassiné.  
Éclair et mauve  
En sa lumière saccharide  
Sous des cristaux jaunis.

Il pleut. J'ai peine.  
Un homme est mort.

135- Ode funèbre (17)

\* \* \*

Ce qu'il faut bien comprendre de ma situation personnelle d'alors, c'est que durant cette longue période dont je viens de décrire les événements principaux, je suis resté totalement sans nouvelle de mon oncle et parrain. Comme je viens aussi de l'indiquer, mes contacts avec mon père étaient essentiellement d'ordre épistolaire et mes relations avec mes tantes, oncles, cousins et cousines, quasi nulles. Je n'avais même pas eu l'opportunité de monter suivre la cérémonie funèbre et l'enterrement de ma grand-mère, pour cause d'un déplacement à l'étranger. Funérailles où, peut-être, j'aurais pu croiser Jean-Pierre... car je crois qu'il y était lui-même présent. Fait que je n'ai pu tirer au clair définitivement sur le moment, et ne sais toujours pas statuer, aujourd'hui, avec certitude. En tout état de cause, il ne fut pas présent à la cérémonie d'inhumation de son père, plus de dix années plus tard.

## Contes et Romans

Il en résulte que, d'une certaine manière, Jean-Pierre était peu à peu devenu pour moi telle une ombre évanescence, une sorte de fantôme inconsistant dont je ne percevais jamais aucun signe concret et dont la corporalité semblait inéluctablement vouloir s'éloigner de moi. Aussi, lorsque, quelques années plus tard et à ma demande insistante – comme nous le verrons dans la suite du récit –, au cours d'une de nos conversations téléphoniques, mon père me donna de façon très schématique, et tout à fait lapidaire comme à son habitude, l'information des conditions du dernier retour de Jean-Pierre en France, incluant l'attentat auquel il avait anciennement et « par miracle » échappé, je me fis, sur l'instant, une idée toute autre de la réalité. Jean-Pierre devint pour moi un véritable rescapé. Ce qui n'était, malgré tout, pas tout à fait le cas, étant donné qu'il ne vivait pas, comme nous avons pu le constater, directement au sein la communauté des Pères blancs de Tizi-Ouzou, mais n'y passait que des moments privilégiés, tel la Noël, il est vrai. Il n'empêche : il devenait pour moi comme auréolé d'un fait d'arme de haute volée, tout emprunt d'une authentique posture héroïque, ou quelque chose de lointain et de flou du même genre.

Mais passons les détails. Tout au plus pouvons-nous remarquer que, avec le temps, la distance et les informations lacunaires, les événements ont tendance à prendre en nous un relief exagéré. D'où l'évocation de coup de tonnerre dont je vous ai parlé dans l'entame de ce troisième acte. Et d'où aussi cette succession de réflexions qui bientôt m'envahirent l'esprit, et dont mon être s'est à mesure nourrie durant les mois et années qui suivirent. Car pour moi, une manière de fantasmagorie était née de ces actes sans aucune réalité palpable, mais que je jugeais nimbés d'une bravoure

## Contes et Romans

indiscutable. Ceci alimentant d'autant ma propre mythologie intérieure, laquelle était déjà suffisamment forte en soi, mais que je ne négligeais pas d'enjoliver à ma manière, comme pour me réconforter de cette absence durable que je ne pouvais partager avec quiconque.

\* \* \*

Car en effet, ma démarche créatrice s'augmentant à mesure que le temps passait, j'en arrivais à me dire pour moi-même que l'art, pour un artiste quel qu'il soit, consiste en l'élaboration d'une mythologie du beau rationalisée dans une forme qui symbolise la pensée de la vie. Et qu'en conséquence de quoi, il y a lieu de donner libre cours à son imagination en toute circonstance, tel un cheval à qui on laisserait la bride sur le cou. Un peu comme ce qui est exprimé dans les vers ci-dessous :

Dans cette vaste soudaineté  
De la fraîcheur des jours  
De grands oiseaux sont revenus  
Hanter le ciel de leur venue.  
Se prélasser sous le soleil  
Dans un large flottement d'ailes.

Leurs yeux profonds comme une lune  
Fument de toutes leurs flammes...  
Et l'horizon s'empuantit  
De l'odeur sombre des orties.

## Contes et Romans

Je pense aux araignées frivoles  
Suspendues à nos têtes molles.  
Et lors, la chaleur se rapine  
Aux bouches folles des angines...

Ces yeux profonds comme une lune :  
Et vastes et clairs, que je hume !  
J'ai pris la vie comme on prend un cheval.  
C'est un galop qui me sera fatal.  
En attendant, que faut-il que je fasse ?

« Je hais la laideur de ces jours »  
Disait l'austère des faubourgs.

### 914- Le galop fatal (21)

Car en effet, de par mon intense activité littéraire, tout autant que par mes tentatives graphiques, je déduis volontiers que l'intelligence se résout essentiellement à un problème de qualité de la perception. C'est-à-dire à l'entendement. Et que, parallèlement à l'accroissement de cette personnalisation de la perception qui accompagne le développement naturel de chaque individu, les silences que nous réserve la vie sont ce que nous pouvons appeler « les portes largement ouvertes sur le mystère ». Et face à ces mystères, qui resteront pour chacun de nous une profonde énigme, nous en venons à produire spontanément notre propre mythologie, afin de compenser les vides que la réalité construit autour de nous. Voilà, me semblait-il à cette époque, ce qu'il en ressortait d'un des moteurs potentiels de la création...

## Contes et Romans

\* \* \*

Y aurait-il un lien de cause à effet avec ce qui précède, mais pour ce qui est de la réalité concrète de tous les jours, je conçois difficilement que les choses qui régissent notre monde puissent être cloisonnées. C'est, me semble-t-il et d'après les tenants et aboutissants que je peux intégrer de l'univers qui nous entoure, la première marche vers les domaines réservés. Et les domaines réservés, chacun en conviendra, agissent telle une soustraction ; ou plus exactement, telle une confiscation qui blesse et déshonore le ou les individus auxquels elle s'adresse. Il est ensuite facile de retourner la situation à son avantage, en proclamant unilatéralement que l'agressé est en réalité l'agresseur.

Ces remarques sont, pour moi et dans le contexte particulier dans lequel elles ont été formulées, loin d'être à prendre à la légère. Car avec elles, il s'agit avant tout de considérer que ce que nous apprend la vie demande de notre part une réponse appropriée, par le biais de l'adoption d'une attitude et d'une posture mentale qui nous correspondent. Et que, par voie de conséquence, quel que soit le versant par lequel on aborde la question, on en revient toujours à ce problème premier - problème que j'ai déjà formulé par ailleurs - de la constitution d'une morale personnelle. Et il me semble indéniable que toute morale s'enseigne, avant que chaque individu devienne apte à la consolider ou à l'infléchir par lui-même. D'où le rôle primordial, à mon avis, de ce que l'on nomme l'éducation. Et dans cette notion d'éducation, qu'il faut considérer au sens le plus large qui soit, il faut adjoindre l'idée d'exemplarité. Concept pourtant si difficile à manier

## Contes et Romans

dans notre société, désormais... Mais ce que j'entends avant tout exprimer par là est qu'il ne faut pas négliger l'impact que peuvent avoir sur nous, ainsi que sur la vision que nous sommes susceptibles de développer des règles qui régissent notre univers, ces personnalités qui nous émerveillent par leur conduite exemplaire de pugnacité et d'abnégation.

Et comme, fidèle à mon habitude de penser, j'allais jusqu'à tenter une nouvelle transposition de ces enseignements dans le domaine particulier de la création, j'en déduisais que la connaissance acquise par l'observation de la vie doit pouvoir tendre, dans le langage qu'élabore chaque artiste, vers une sublimation abstractive. Mais qu'en même temps, s'il paraît utile et fructueux que le langage artistique sache gommer ce qui procède d'une lourdeur par trop concrète et matérielle, cela n'empêche nullement que cette abstraction grandiose puisse s'ancrer profondément en nous, issue de notre seul réel – ou, à tout le moins, de notre possible - ; puis qu'elle se développe et s'étende vers autrui, à partir d'un fort vécu intérieur.

Tous ces éléments évoqués ensemble, et que je chérie en moi indubitablement, me semblent chacun contenir une petite quantité d'un lointain et fugace héritage que j'aurais reçu en partage de la part de Jean-Pierre. Comme la trace d'un sillage évanescant qui se perdrait à jamais dans l'auréole de mon lointain passé, puisque chacun, à notre manière, nous naviguons sans fin vers notre inéluctable devenir. Et que, en toute objectivité, nous ne sommes pas toujours entièrement responsables des bagages dont nous sommes chargés...

\*

\*

\*

## Contes et Romans

Jean-Pierre, quant à lui, ne restera que quelques mois en Mauritanie où, comme il le proclamait lui-même, il ne se plaisait de toute façon pas, car un autre lot d'épreuves va s'abattre sur lui, de nature familiale, celles-ci. Sa sœur Chantal vient de perdre son fils cadet dans un tragique accident de moto. De plus, son mari, qui boit lui aussi beaucoup depuis qu'il est tout jeune, en est désormais à un stade avancé d'une maladie liée à l'alcool. Ces jours sont désormais comptés. Cependant, alors que Jean-Pierre vient tout juste de rentrer à nouveau en France, ce sera leur mère qui, d'une manière totalement imprévisible pour eux, succombera brutalement d'un arrêt cardiaque. Une année terrible s'est dessinée pour cette branche de la famille et Jean-Pierre, spectateur impuissant de cet enchaînement de drames, ne peut qu'apporter à sa sœur le peu de réconfort que procure sa seule présence. Quoi qu'il en soit, il restera assidûment aux côtés de Chantal durant une année environ, et pendant ce temps-là - du moins, il l'espère secrètement au fond de lui -, les événements qui secouent l'autre rive de la grande bleue se calmeront-ils peut-être peu à peu ? La réalité n'est guère si simple et le peu de patience qui habite Jean-Pierre, qui rongé désespérément son frein intérieur sous des cieus plus qu'inconfortables, est vite mise à mal.

Au fil de ces épreuves, néanmoins, se renforce petit à petit sa conviction de chrétien. Et forte de celle-ci, il se persuade intimement que la mission qu'il s'est choisie demeure la seule voie objective qu'il peut et doit suivre : continuer de servir coûte que coûte cette terre d'Algérie, ainsi que les algériens eux-mêmes, sans distinction de confession ni d'opinion. En cela consiste, dira-t-il expressément à ses soeurs, la seule manière qu'il a trouvé de témoigner de son âme religieuse et, au-delà de celle-ci, du bien fondé de sa religion.

## Contes et Romans

Et puis, à cette époque déjà, Jean-Pierre ne nourrit plus qu'une seule ambition personnelle, qu'il ne se prive pas d'exprimer à la cantonade : il veut finir ses jours sur cette terre qu'il aime tant.

Aussi, contre l'avis de tous et sans tenir compte aucunement des mises en garde de sa propre hiérarchie, Jean-Pierre retourne-t-il s'installer en Kabylie, dans « sa » modeste maison d'Aïn-el-Hammam, et y reprend, comme si de rien n'était, son activité d'écrivain public.

\*

\*

\*

Rassembler ses rayons  
Entrevoir son trait fort.  
L'acier bleuté des nuits :  
Sa minéralité

Qui vrille son trésor  
Sur les lèvres du temps.  
Et la rocaille dure  
Sur un éclat tranchant.

S'endormir en rêvant  
À l'argent empesé.  
Que le gel incessant  
S'arrondit aux chemins

Entre la dune d'eau  
Et l'arbre qui, sans fin



Contes et Romans

Embellit son écorce  
De nos moindres refrains.

S'alanguir jusqu'au soir :  
Nos escarpins féroces  
Posés contre la flamme  
Précoce du matin.

Se planter au métal :  
Ses coups de reins, ses forces !  
Se coucher, être bien...  
Et dans un doux quatrain

Aux vapeurs embrumées  
Être loin, être fort.  
Être heureux et serein  
Jusqu'à ne plus souffrir !

944- Rassembler ses rayons (28)